

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

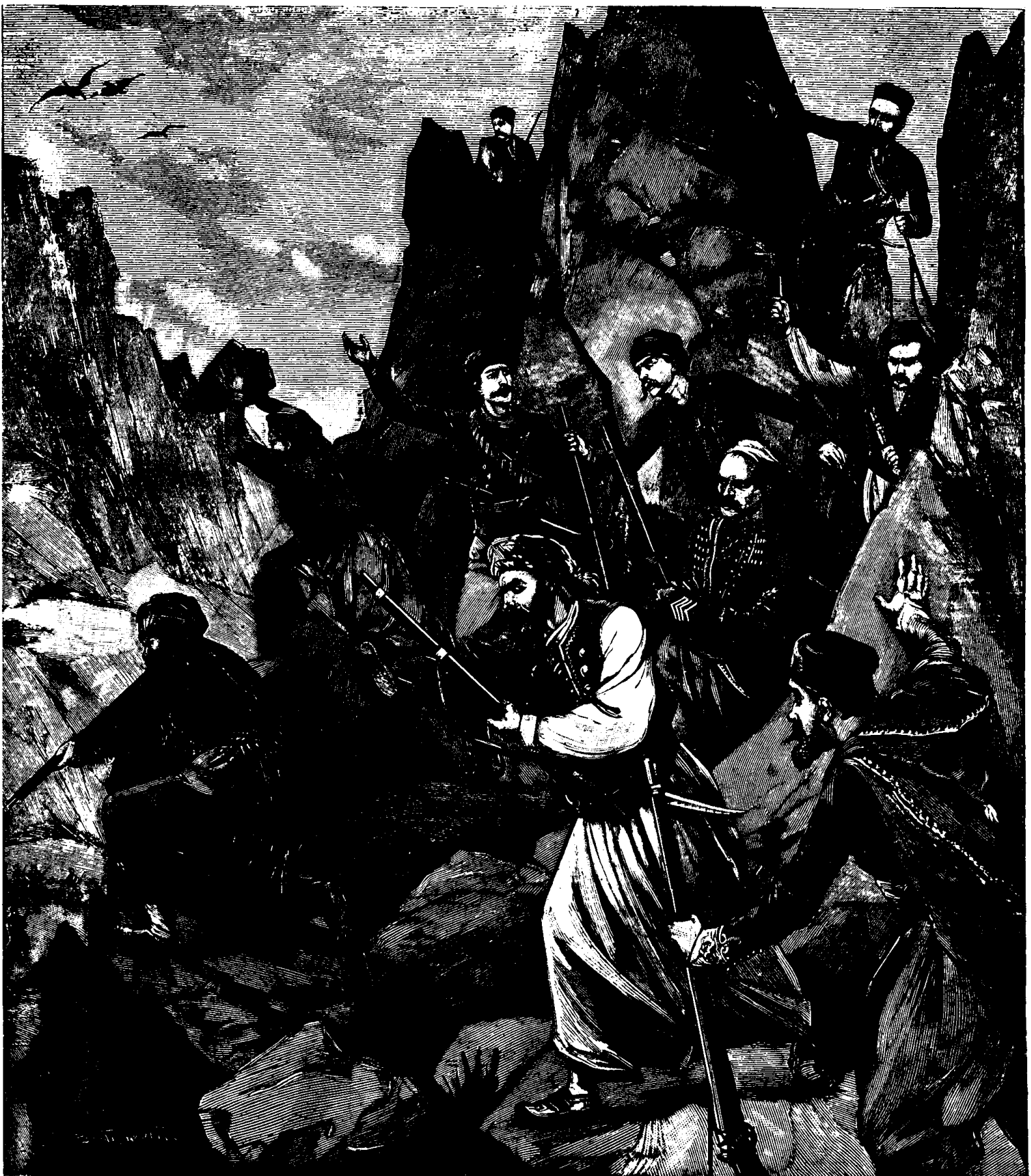
On an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

13<sup>ME</sup> ANNÉE, No 675.—SAMEDI, 10 AVRIL 1897

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.  
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



L'INSURRECTION CRETOISE.—Combat dans les montagnes



de son wagon qui faisait face au salon présidentiel. Ce n'est pas sans difficulté qu'elle a pu effectuer ce changement de place. Elle a marqué qu'elle tenait à s'imposer cette fatigue pour pouvoir prendre congé du président de la République ; à cet effet, elle s'est inclinée par trois fois en essayant de se soulever.

Ce n'est pas en manière de bouche-trou de chronique que j'ai cité ces lignes, mais bien pour faire voir aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ comment la plus grande reine de l'Europe et le président de la plus grande république du vieux monde se sont rencontrés, sur un pied d'égalité parfaite.

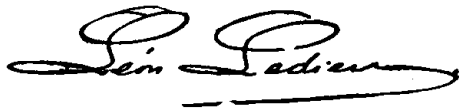
Ce n'est pas la première fois, du reste. L'année dernière, n'a-t-on pas vu l'empereur et l'impératrice de l'immense empire Russe, rendre visite au chef du gouvernement français.

Président de République, empereur, impératrice, reines, se serrant la main et se faisant des compliments, qui donc eu prévu cela, il y a cent ans à peine !!!

Celui qui se serait avisé de dire que cela serait un jour, aurait certainement passé pour fou.

Et, dans cent ans, y aura-t-il encore un seul trône debout en Europe ?

Très probablement, non.



## NOS GRAVURES

### LES CRÉTOIS DANS LES DÉFILÉS

Nous avons dit, précédemment, que l'île de Crète (ou de Candie), est une des plus grandes de l'Archipel. Sa population est de près de trois cent mille âmes. Une longue chaîne de montagnes court d'un bout à l'autre de l'île, dans sa longueur, de l'est à l'ouest.

Dans ces montagnes remplies de défilés étroits, que surplombent des masses rocailleuses ne demandant qu'à s'écrouler, quelques hommes déterminés peuvent arrêter toute une armée. Les Crétois, habitués à la guerre de partisans, n'ont pas manqué d'organiser des guérillas défiant les Turcs et même les lâches nations, peuples apostats de l'Europe, unissant leur dizaine de millions de soldats contre un petit peuple de deux millions d'âmes, en tout !

C'est un épisode de cette guerre de partisans que montre notre gravure.

### LES ANGES DU FOYER

Quelle magnificence Dieu apporta dans la création ! Avec quelle profusion il sema les couleurs les plus tendres, les parfums les plus délicats sur les fleurs de nos champs, de nos bois. Si, levant les yeux plus haut, je considère les astres et leur cours, mon âme, éblouie, reste anéantie devant tant de grandeur, devant tant de puissance.

Et qu'est-ce tout cela, ô mon Dieu ! que sont ces conceptions grandioses des ciels du Nord ou du Midi, que sont ces immensités dont les profondeurs abritent des millions de mondes—qu'est-ce tout cela, ô mon Dieu ! devant la merveille des merveilles, l'explosion suprême du génie infini d'un Dieu : une mère ?

Qu'est la matière, en comparaison de l'esprit ? Et l'homme, qu'est-il auprès d'un ange ?—Dieu mit auprès de l'homme, pour l'aider à supporter les épreuves de la vie, un ange invisible—et les anges du foyer : la mère et l'enfant, devant lesquels on tomberait à genoux... car ce sont les plus beaux reflets de la Divinité, que ces Anges du Foyer !

FIRMIN PICARD.

La liberté a retrouvé ses titres de noblesse en montant au Calvaire.—CHATEAUBRIAND.

Le rire est l'épreuve de la beauté : les femmes qu'il embellit sont de race divine.—HENRI ROUJON.



Ce n'est pas sans un sentiment de réelle douleur que nous annonçons, à notre tour, la mort du littérateur distingué, du chrétien ardent et convaincu, M. Faucher de Saint-Maurice.

Une plume plus autorisée que la nôtre dira, dans notre prochain numéro, ce que fut cet homme de bien, ce cœur sensible et généreux à ce point, qu'il a trouvé moyen de ne point faire fortune ! Nous publierons aussi, dans ce prochain numéro, le portrait du grand patriote.

Tous ceux qui l'ont connu, l'ont aimé—dit un de nos confrères—: par conséquent, tous les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ étaient ses amis. Les amis n'oublient point, auprès de Dieu, celui des leurs qui retourne aux éternels séjours !

S. E. Mgr Merry del Val, délégué par le saint Père auprès du Canada pour différentes missions d'apaisement, est arrivé à Montréal, venant de New-York, le mardi 30 mars ; de Montréal, s'est aussitôt dirigé sur Québec où il est arrivé à trois heures après-midi.

La réception a été grandiose, et les cérémonies à la cathédrale, vraiment touchantes. Un grand nombre de maisons et d'édifices étaient pavés : c'était fête pour tous !

Le 1er avril courant, à sept heures du soir, Mgr Merry del Val arrivait de Québec à la gare Dalhousie. Un service d'ordre était établi sur les quais. Cent agents de police et le corps de musique de la police attendaient l'arrivée du délégué apostolique.

Quelques personnages de distinction, parmi lesquels l'honorable M. J. Royal, furent présentés à Son Excellence dès l'arrêt du train.

Toutes les cloches de la ville sonnèrent de ce moment jusqu'à sept heures et demie. Vers sept heures et demie, à la Cathédrale, le délégué chanta un salut solennel, se rendit à l'Archevêché, d'où il est parti samedi, trois avril, vers Ottawa.

D'Ottawa, Monseigneur nous reviendra et demeurera quelque temps à Montréal.

Nous avons connu, personnellement, la noble famille Merry del Val : nous pouvons dire qu'un Merry del Val ne s'en laisse imposer par personne. Tous nos lecteurs comprennent ce mot : personne !

Une très jolie conférence sur la race Canadienne-française, et sur le français du Canada-français, a été donnée jeudi, 25 mars dernier, à huit heures du soir, au Château Ramezay, par le très sympathique historien canadien, M. Benjamin Sulte.

Tous nos lecteurs ont admiré, dans ses écrits, la superbe aisance de notre collaborateur aimé.

De dehors séduisants, d'une parole facile, il captive son auditoire : et nous n'étonnerons personne, en disant que sa conférence fut un réel succès. Nous nous permettrons—quand la place dans le joli MONDE ILLUSTRÉ sera plus grande,—de poser deux questions au savant historien, questions relatives à des observations faites en maint endroit par nous personnellement.

Qu'il est regrettable que nous ne puissions avoir souvent de ces régals littéraires ! Nous espérons que M. Benjamin Sulte nous donnera souvent l'occasion de l'entendre : la lumière doit-elle rester sous le boisseau—dit l'Écriture !

Le gouvernement français demandera, à la Chambre des députés, de voter une petite bagatelle de trois cent millions de francs (soixante millions de dollars) pour la construction de quarante-cinq navires de guerre et cent quarante torpilleurs ! De quoi, sans doute, écraser les amis et les ennemis, les Turcs et les Grecs ?... Chi lo sa ?...

La législature de la Nouvelle-Ecosse est dissoute, les élections vont se faire tout de suite. La présentation des candidats aura lieu le treize avril—tant pis pour les candidats esprits-forts, surtout si ce misérable treize est un vendredi ; ce que je ne me donne pas la peine de chercher !—et le vote (ce que nos confrères traitent du nom barbare de : *Votation !*...) le vote, dis-je, se fera le vingt avril.

Que les bulletins leur soient légers !...

Une dépêche de Rome nous apprend, enfin ! que le fameux saltimbanque Crispi, bombardé ci-devant premier ministre du royaume en décomposition d'Italie, le mangeur de Pape et même du roi qu'il avait l'air de garder sous son bras en vrai protecteur, ce Crispi doit ou a dû comparaître devant un juge d'instruction, accusé qu'il était de "transactions financières illégales" (!) avec la banque de Naples. Nous appelons cela, en français : accusé de vol et de faux.

A lui aussi, que ses chèques lui soient légers !

Enfin ! Le croiriez-vous ? Le très pudibond, le très puritain, le parangon des vertus, l'Oncle Sam en un mot, s'est figuré que les combats sauvages de ses gladiateurs "paquets de chair" pouvait bien blesser un peu l'humanité : les différents Etats formant l'habit d'Arlequin, notre voisin, vont se mettre à voter jusqu'à extinction de souffle, l'extinction de ces stupides exhibitions de chair humaine !

Vieux moutard que jamais !



## PETITE POSTE EN FAMILLE

Adrienne P.—Veuillez revoir les Règles générales publiées dans notre numéro 672.—Vu l'intérêt général, nous publierons "La lecture," avec certains changements.

J.-H. D., Saint-Félix.—Voyez nos Règles générales, No 672. Nos pauvres typographes, surchargés, ne peuvent songer à retourner le feuillet : c'est pour quoi, il ne doit y avoir de texte que d'un seul côté du papier.

Violette, Montréal.—Les fleurs d'antan ont toujours un charme réel : le souvenir seul de leur parfum ne les ferait-il pas chérir ? Chaque fleur a sa place... et son tour. Si la violette se cache sous la ramure bourgeonnant à peine, quel plaisir que de la découvrir au moment opportun !

Paul C., Armissan (France)—Examinerons vos deux envois et vous préviendrons de la décision prise. Merci de votre collaboration fidèle.

P. G., Montréal.—Le "Renouveau" amène tant d'idées, que la plume, parfois, ne peut suivre. Impossible de dire notre impression par écrit : pouvez-vous passer en nos bureaux, de 9 à 11 heures du matin ou de 2 à 5 soir, ou préférez-vous autre moyen ?

H. E., Saint-Roch de R.—Reçu par notre estimé collaborateur M. Mayrand votre essai. Vous verrez que le sujet a été traité plusieurs fois : nous insérerons, parce que vous mettez cœur et religion à contribution.

A nos amis.—LE MONDE ILLUSTRÉ est un journal français : nos amis auraient-ils la bonté de ne pas nous écrire en anglais ? Une personne, d'un nom essentiellement canadien-français, nous écrivait récemment en anglais : chaque chose à son temps ! Que dirait-on si, usant de notre droit, nous répondions à ces missives en une autre langue étrangère ? Qui pourrait nous en blâmer ?

Je hais l'or, parce qu'il a bien souvent donné de mauvais conseils.



IL LUI ENVOYA UNE BALLE QUE L'ANIMAL NE PUT DIGÉRER. — Page 789, col. 1

## CHASSE A L'OURS

Il était quatre heures du matin.

Décembre, enveloppé dans son blanc manteau—en abuse-t-on de ce blanc manteau!—au fait, pourquoi ne vous dirais-je pas, sans toutes ces circonlocutions, que mon excellent ami Emile vint frapper à ma porte; et, sans préambule, lui, il me dit :

—Allons, paresseux ! lève-toi ! Nous allons faire un tour de chasse.

Vous savez peut-être—dans le cas contraire, sachez-le, ô aimables lectrices, bienveillants lecteurs!—que je n'aime pas beaucoup les compliments trop flatteurs. Et m'entendre dire, à quatre heures du matin, que je suis un paresseux, jugez si mon amour-propre se sentait chatouillé agréablement. Pensez donc : si je suis un paresseux à cette heure-là, je dois être le comble de l'homme courageux si je reste au lit jusqu'à dix heures ! Voyez-vous, il faut être logique en ce bas monde !

Mais, sur l'honneur de... Baptiste—et Dieu sait s'il en a!—je jure que je me tournais et me retournais sur ma couche, me croyant l'objet d'un affreux cauchemar ! Faire un tour de chasse !... dans Montréal !... C'était pis qu'un conte de fée ! comme on en voit par-

fois de si spirituellement... bêtes dans certain papier, disent nos braves campagnards.

Mon ami, ayant joui quelque temps de la pantomime singulière dont je lui donnais la primeur, me répéta :

—Allons, debout ! viens faire une partie de chasse. Je t'ai apporté une carabine à répétition tirant un nombre incalculable de coups—attendu que je ne m'en suis jamais servi jusqu'ici. Je t'ai, en outre, apporté un fusil à deux fois, suivant notre expression du régiment (j'avais oublié de vous dire que notre amitié date de Rome, où nous étions tous deux zouaves). J'ai un coutelas d'un pied de longueur à la lame, et il peut s'emmancher...

—D'un long col, lui dis-je, en boutonnant le mien.

—Non, incorrigible joueur...

—D'orgue de Barbarie, repris-je, exaspéré d'être obligé de me lever si tôt. Mais, me dirais-tu bien, ô illustrissime arrière-petit-neveu de feu notre grand oncle Nemrod, de judaïque mémoire, où tu as envie de chasser par ce temps trop... piquant, s'il n'est pas tropical ? Est-ce dans l'immense plaine du Champ-de-Mars ? ou sur la mer de glace du square Jacques-Cartier ? ou peut-être, veux-tu renouveler, sur la vaste Place-d'Armes, les exploits de Paul de Chomedey ? En ce cas, où sont tes Iroquois ? où les arbres ? où la

forêt ? où les colons passant la charrue dans la rue Saint-Jacques, je suppose ?...

—Voyons, pas fin que tu es ! t'arrêteras-tu ? Quel moulin à vent... ou après !

—Allons, bon ! te voilà à ton tour dans les jeux de mots ? Hypocrite, va !...

—Es-tu prêt ?

—Tu le vois, ô le plus aveugle des amis ! Mais, dis-moi donc : où allons-nous ?

—Déjeuner. Puis nous prendrons le... chien de fer, selon la suave appellation des Européens, et vogue la galère ! jusqu'à Papineauville. De là, par la malle-poste jusqu'à Chêneville...

—Malheureux ! mais c'est une expédition au pôle Nord, que tu me proposes ! Et je n'ai rien de prêt !

—Mon cher Firmin, tu te souviens que César et Tite-Live, d'humaniste mémoire, parlaient des *impedimenta* comme cause d'insuccès des armées en marche. Vas-tu prendre des habits noirs, des gants, des cravates blanches, pour aller dans des pays où la main de l'homme, jusqu'ici, a mis à peine le pied ?

—Je me rends à des arguments d'une telle transparence, et ne m'occuperai, tout le long du trajet, qu'à... dormir à poings fermés.

Mon ami emmenait deux forts chiens, Castor et Pollux.

Je vous ferai grâce du récit du voyage : je prie le Seigneur de vous épargner la dure nécessité, fut-ce pour votre plaisir, de vous faire... *brouetter* quatre-vingt-dix milles durant par une chaleur de trente degrés sous zéro !

Il gelait à fendre l'âme—disait mon illustre ami en son langage imagé !

Nous nous dirigeâmes, de Chêneville, vers le lac Thérien, où le révérend et bon M. l'abbé A. Thérien, aumônier de la Réforme à Montréal, possède une jolie terre avec habitation. Il nous avait livré la ville... en d'autres termes, il nous avait remis la clé de sa campagne, nous recommandant simplement d'en laisser une trace quelconque !

Notre installation fut vite faite. Et bientôt un bon feu ronflait dans le poêle, étonné de se sentir rajeuni. Mon ami avait apporté des viandes gelées : j'étais chargé de les... boucaner.

Je dois vous dire, aimables lectrices, que je ne suis pas trop maladroit quand il s'agit de faire la cuisine. Mais, et je livre le cas à votre sagacité, je ne comprends absolument rien à ce qui se produit chaque fois que j'ai l'honneur de faire rissoler un beefsteak.

Je mets un morceau de beurre selon le morceau de viande : je vous parle d'un steak à la poêle. Dès que le beurre roussit, j'y mets la viande, je poivre, je sale, et je goûte, naturellement ! à mesure que le morceau cuit. Je ne goûte pourtant pas plus de huit ou dix fois... et, imaginez-vous que quand j'apporte la poêle, il n'y reste... qu'un peu de sauce !... C'est à en donner... ses os au chien !... Nos pauvres chiens ! semblaient-ils désappointés, eux aussi, en voyant cette poêle vide !

On m'a parlé de maisons hantées ; mais ici, c'est la poêle qui me paraît furieusement hantée !—Et à vous, Mesdames ?...

Inutile de vous dire que mon excellent ami ne jugea pas du tout nécessaire de dire son Bénédicité pour une poêle vide ! Cependant, voulant en avoir le cœur net, il mit lui-même un morceau sur le feu. Je le priai d'aller chercher du bois, qui manquait. Je vous jure que je ne goûtai pas trois fois... cependant, quand il revint (il avait dû... déterrer son bois sous la neige), il n'y avait plus rien !

La poêle, certes, était hantée !

Mais la nuit était venue. Sur les lits—oh ! des lits de camp, croyez-le ; le bois y était plus apparent que la plume !—sur les lits, nous avions étendu des couvertures, des peaux de toutes sortes. Il ne restait qu'à nous y étendre à notre tour.

Après une prière, pas trop longue ; Mgr Bastide, notre aumônier du régiment, n'aimait pas les prières longues quand on est fatigué, parce que, disait-il, on ne sait ce que l'on dit, et il avait bien raison ! Donc, après une courte prière, nous nous mîmes en devoir de ronfler.

Soudain, des coups retentissent à l'huis clos. Quel diable cela pouvait-il être ? Ce ne pouvait être, en effet, qu'un diable boiteux quelconque.—Pour moi, je vous avoue, à ma honte, que je ronflais comme un vulgaire tuyau d'orgue !

Les chiens hurlaient, s'élançaient, donnaient tous les signes d'une fureur à son paroxysme.

—Firmin !... Firmin !... Entends-tu ?

Et je me sentis secoué comme dans un navire en pleine tempête.

Un nouveau coup ébranle la porte.

—Firmin !... Lève-toi donc !... Vite !

Je m'étire.

—Mais laisse-moi donc dormir, Emile ! lui dis-je.

—Viens. Il y a quelqu'un bien sûr, on cherche à enfoncer la porte.

—Laisse-le faire !... et dormons.

J'avais bien dû me lever, hélas !...

Tout en baillant à me fendre la bouche jusqu'aux oreilles, et me frottant énergiquement les yeux qui ne voulaient pas s'ouvrir, je passai devant, j'ouvris la porte, et même, en titubant, je fis le tour de la maison. Je ne vis rien—j'allais comme un automate !

J'avais dit à Emile de tenir les chiens : si j'avais couru quelque danger, je l'eusse averti de les lâcher. Ces deux énormes bêtes eussent mis un homme en pièces !—Il faut un peu de prudence, même la nuit, et ne pas laisser occire qui que ce soit, sans l'avoir entendu !

—Tu auras rêvé, dis-je à Emile. Couche-toi, et ne t'occupe plus de cela.

—On m'a dit, à Montréal, que cette maison est hantée.

—Mais, malheureux, ne fût-ce que par nous, elle l'est certainement !

Le lendemain matin, en sortant, quelle ne fut pas notre surprise de voir les empreintes d'un ours ? Et, d'après ses traces, il devait être "sorti de l'enfance," ainsi que fredonnait à chaque instant mon vénérable ami.

—Voilà, lui dis-je, le revenant de la nuit. Il s'agit de le débusquer.

Nous ne cherchâmes pas longtemps, grâce à Castor et à Pollux.

Au nord-ouest du lac Thérien, dans un bois, au fond d'une ravine, nous aperçûmes une fort belle ourse, entourée de ses oursons. Nos chiens, excités par la présence de la bête sauvage, s'élançèrent : l'animal se dressa, prêt à combattre pour sa progéniture. La gueule effroyablement ouverte, l'ourse avait poussé un cri de colère, quand mon ami, trouvant cette cible trop tentante, lui envoya une balle que l'animal ne put digérer. Je fis l'essai du fusil à répétition sur les oursons, et, fiers comme Alexandre-le-Grand, nous rentrâmes en notre tanière ; notre ami Tanascon, brave sauvage de ces lieux, fut averti d'aller prendre ces fourrures.

C'est ce beau coup que l'artiste a voulu perpétuer par la gravure que vous voyez : il n'a oublié qu'un détail—très important cependant—: c'est ma barbe. Pour le reste, c'est vivant... bien que le plus grand nombre fût mort.

*Firmin Picard*

## RAYON D'AZUR

A l'ami inconnu, Ribon.

Sur l'océan humain où l'âme, parfois forcément s'aventure bien souvent, hélas ! sous un jour lumineux, tout semble à l'envi fêter sa bienvenue.

Elle va confiante, buvant à longs traits l'enivrante ambrosie, se grisant, heureuse et naïve, de tout et de rien. C'est que la fraîche illusion tout autour d'elle chante sans cesse ; elle croit aux promesses des cœurs, aux sourires des yeux, à la réalité des rêves si chèrement caressés ; pour elle enfin, tout est bonheur et amour.

" Mais l'orage du monde éclate tout à coup ; Son espérance meurt ; sa croyance est flétrie ; Ses passions font rage et, livrée à leur coup, Sur l'écueil des douleurs elle reste meurtrie."

Que reste-t-il alors à la pauvre âme qui pleure sur les ruines de son bonheur perdu ?... Heureuse si, à cette heure de suprême angoisse la douce amitié vient lui tendre une main secourable, ranimant ainsi son courage et sa foi, réchauffant de sa tendre affection cette épave humaine rendue à Dieu par la vigilante sollicitude que sait inspirer ce sublime sentiment lorsqu'il est vrai. Oui ! en maintes circonstances, la tendresse vaut le génie, et l'on a vu déjà plus d'une âme tombée se relever sous l'action du constant dévouement doublé des sages conseils d'un véritable ami. Mais, Dieu ! qu'il est rare de rencontrer aujourd'hui cette perle précieuse ! Combien y en a-t-il de ces faux amis qui revêtent ce titre pour mieux assouvir leur vengeance cachant ainsi sous des dehors sympathiques la plus noire hypocrisie.

Pourquoi, dira-t-on, d'ailleurs, parler toujours d'amitié ? on en cause tant par tout le monde, ce sujet si vieux est déjà si usé... Ah ! c'est que malgré l'infamie et la trahison, les siècles ont passé sans pouvoir détruire cet admirable et divin sentiment qui germe dans toute âme d'élite. C'est un don céleste fait pour adoucir l'acuité des souffrances morales ; c'est la consolation des cœurs désabusés. Comme après une nuit sombre l'aurore qui se lève enveloppe la terre de sa rose clarté ; ainsi dans l'esprit du sceptique l'amitié vient dissiper les ténèbres du doute, et pour tous et chacun, c'est un rayon d'azur perçant le ciel orageux du monde.

Aussi cet article qui paraissait naguère, traitant d'une manière si persuasive ce sujet de l'amitié, fait réellement du bien au cœur, et l'humble Violette à qui il a été si aimablement dédié en demeure vivement touchée.

C'est dire qu'elle croit bien sincèrement à la sympathie de son ami inconnu dont elle admire la fermeté des croyances.

Oh ! oui, croyez, ami Ribon, croyez toujours ; la foi est la clé du bonheur.

Qu'il fait bon de croire, d'espérer et d'aimer !

VIOLETTE.

## PRINTEMPS

La nature se réveille, les jours ont grandi, le laboureur jette sur ses champs un regard d'espérance ; une ardeur nouvelle l'anime. Allons ! un effort ! du courage ! et nous verrons bientôt la verdure couvrir les sillons, les fleurs s'étaler dans les prairies, sur les haies et les arbres fruitiers ; ensuite, la moisson et les fruits.

A l'étable, le bœuf mugit et réclame son pâturage ; l'hiver c'est long et triste même pour nos chers animaux domestiques comme pour nous. Vive le printemps !

\* \*

Reprenons le semoir ; c'est si agréable de manier et de répandre à pleines mains le grain fécond qui donnera la récolte...

Semons aussi la petite graine du jardin, poirette ou salade ; il tarde à la ménagère de nous servir des légumes de l'année ; en attendant, elle va cueillir dans la prairie d'à côté, la mâche sauvage et le pissenlit ; les plantes printanières font du bien au corps, comme le soleil du printemps fait du bien au cœur. Vive le printemps !

\* \*

Petits, bientôt les oiseaux vont gazouiller dans les feuilles ; pas un arbre, pas une haie qui n'ait ses hôtes joyeux.

Petits, en allant à l'école, gardez-vous de troubler dans leurs ébats et chansons, pinsons, rossignols, chardonnerets et fauvettes ; comme vous, ils sont inouchardants, gracieux et innocents ; pourquoi persécuter ces charmantes créatures, amis de l'homme, et qui détruisent dans nos champs les petits êtres malfaisants ?

Enfants, détruisez dans le champ de votre âme les vilains défauts et chantez des prières à Dieu ; vous êtes au printemps de la vie. Vive le printemps !

\* \*

Cependant, le canon tonne en ce printemps ; au lieu de l'espérance et de la joie, voici la terreur et la haine. Vieux peuples de l'Orient et vieux peuples de l'Occident vont-ils s'entre-dévoré ?

Mon Dieu, vous le savez ; vous connaissez leurs infidélités, leurs apostasies et leurs crimes. Ayez pitié !

C'est le printemps ; l'Eglise appelle les peuples à la pénitence et les convie au pardon.

Quand Ninive eut prévarié et que la voix du prophète de Dieu lui eut prédit les catastrophes terribles, Ninive fit pénitence, se couvrit de cilice et de cendre, et obtint miséricorde.

Allons vers Dieu ; demandons à l'Eglise les cendres et le pardon, en ce printemps.

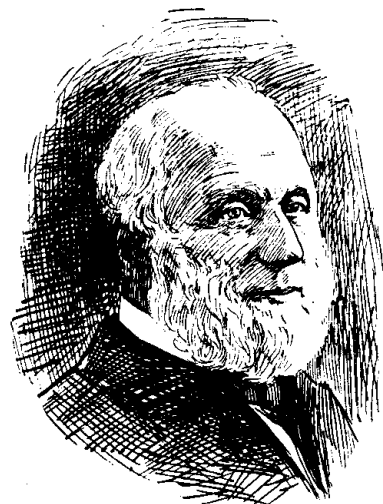
UN PETIT LABOUREUR.

## M. VICTOR HUDON

Le 28 mars au matin, l'un des citoyens les mieux connus de cette ville, M. Victor Hudon, mourait des suites de la grippe, dont il souffrait depuis janvier dernier.

Il avait quatre-vingt-cinq ans : ses facultés restèrent intactes jusqu'à sa mort.

En 1832, M. Hudon venait à Montréal et entra comme employé dans la maison de commerce de M. J.-B. Casavant. Devint ensuite associé de M. N.-C. Chaffers, négociant à Saint-Césaire.



En 1842, il ouvrit, avec son frère, M. Ephrem Hudon, un magasin de nouveautés à Montréal ; fonda, en 1872, la filature de coton d'Hochelega et une épicerie en gros sous la raison sociale de Hudon, Hébert et Cie.

En 1834, M. V. Hudon épousait Mlle Marie Godard, eut trois filles et six garçons : trois de ses fils sont dans la Compagnie de Jésus.

M. Hudon était, depuis un certain nombre d'années, directeur de la banque Jacques-Cartier, et, depuis quarante ans, il faisait partie de la Commission du Havre.

C'était un homme de bien dans la force du terme.

## NOTES ET IMPRESSIONS

L'homme est le seul animal qui ait la faculté de se mêler de ce qui ne le regarde pas — L'abbé GALIANI.

Pour moi, la fille idéale n'est ni la plus belle, ni la plus spirituelle ; mais la plus douce, la plus affectueuse, la plus sympathique, la plus expansive, la plus chrétienne.—ADOLPHE HURTEAU.

La réalité est le travail quotidien, l'obscurité, le service humble et dévoué ; tout le reste n'a point de puissance devant Dieu, et par conséquent point de gloire.—LACORDAIRE.

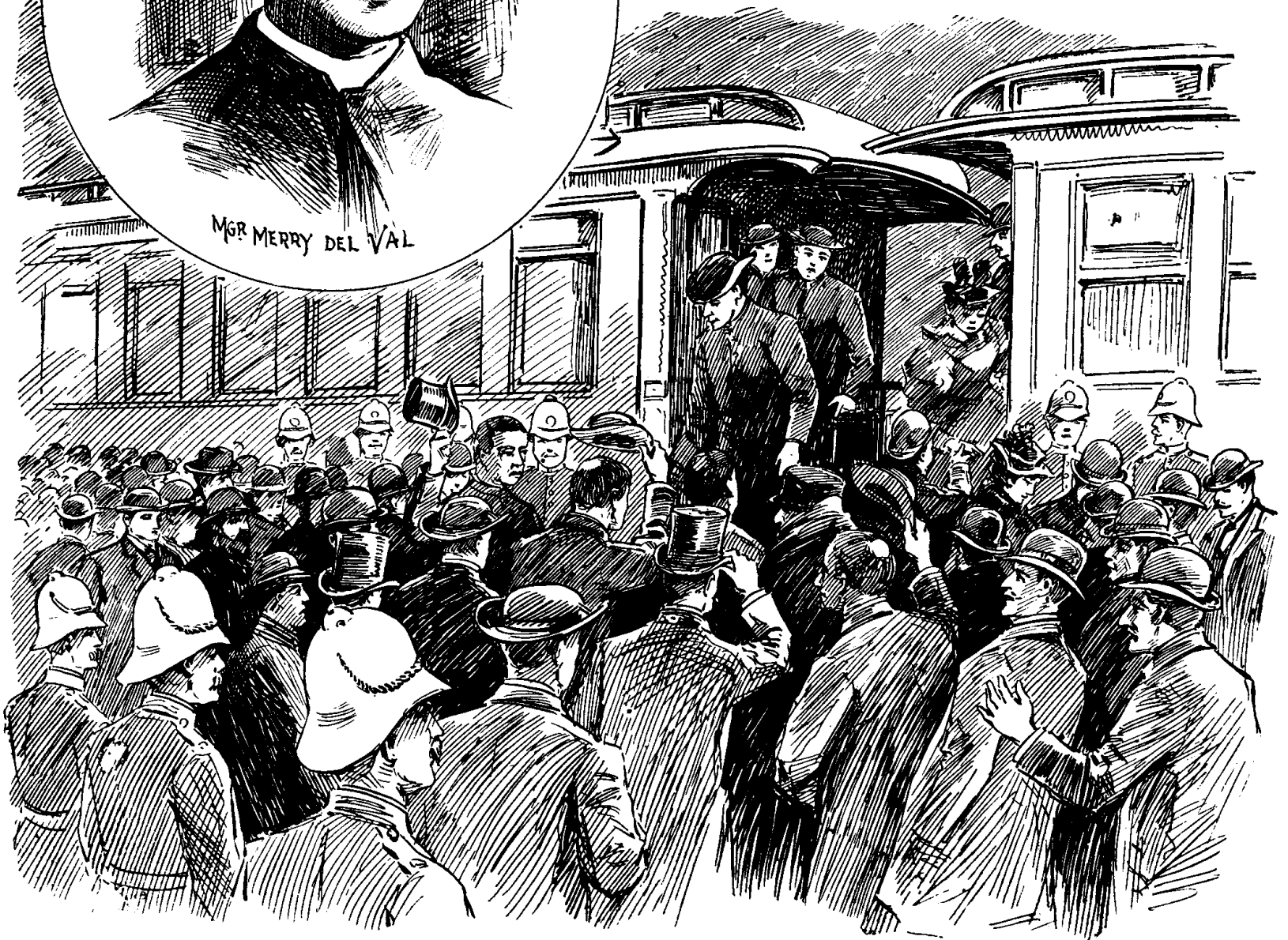
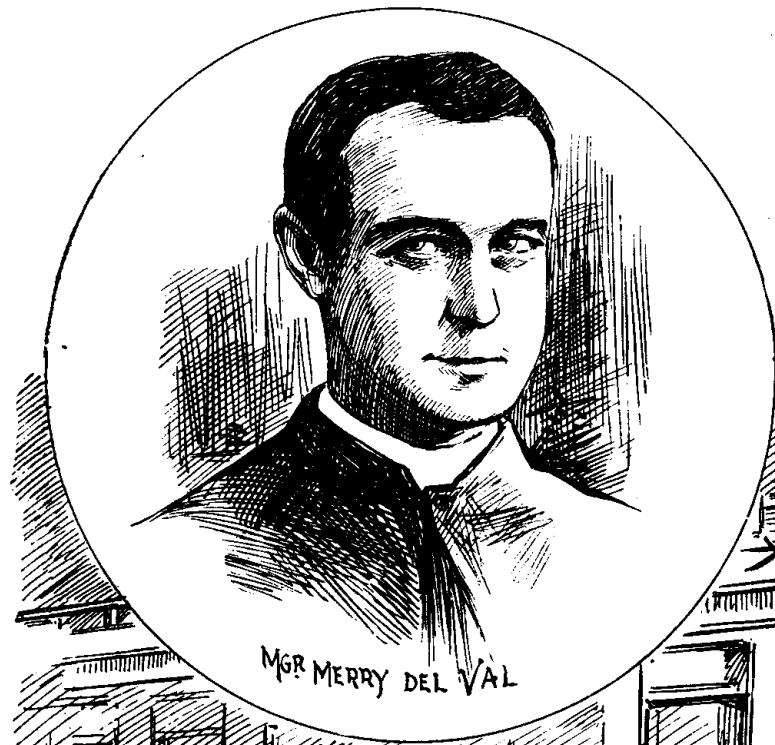
## CHRONIQUE EUROPÉENNE

LE BAL DE L'OPÉRA

Ce qui rend le temps du carême le plus joyeux à Paris, c'est peut-être le bal de l'Opéra.

Chaque année, l'Opéra donne cinq bals, qui sont fameux par la richesse des costumes et par le *parasianisme* des personnes qui s'y rencontrent.

Le parfait dessin de notre compatriote, M. Ernest Girard, donne une juste idée de la joie délirante de ces bals donnés dans le plus beau décor de Paris.



MONTREAL. — Arrivée de Mgr Merry del Val à la Gare Dalhousie

c'est le Paris des Champs-Élysées avec celui du Faubourg-Saint-Germain, c'est celui qui donne le ton et qui estde toutes les fêtes.

Chaque carnaval revient avec ses bals joyeux et rien ne change en ces fêtes, excepté ceux qui revêtent les costumes des mêmes personnages des ans passés.

Tous les étrangers qui visitent Paris en cette saison-ci, vont voir le bal de l'Opéra. C'est assurément une merveille inventée par le dieu Plaisir valant avec la Mode—devant qui Monsieur Tout le Monde s'incline irrésistiblement.

Samedi soir, 27 février dernier, la " Société Canadienne de Paris " a réuni presque toute la colonie canadienne dans une fête donnée à l'Hôtel de France, 5 rue de Beaune, où le champagne a été sablé toute la soirée.

Cette réunion avait été spécialement organisée pour recevoir M. l'abbé Gayraud, député du Finistère et successeur, à cette députation, de Mgr d'Hulst. Mais, à la dernière minute, l'abbé Gayraud, ayant éprouvé un empêchement de force majeure et imprévu, on va le voir, m'envoya un billet que l'on me permettra de transcrire intégralement ici :

L'ABBÉ GAYRAUD,  
Missionnaire apostolique,  
député du Finistère

Forcé de rester chez lui ce soir à cause de la maladie très grave d'une personne de sa famille, exprime ses plus vifs regrets à M. le président de la " Société Canadienne de Paris " et le prie de vouloir bien les faire agréer à la société. Il est très reconnaissant de l'invitation qu'on lui a fait l'honneur de lui adresser et offre ses meilleurs sentiments aux frères de la France transatlantique.

Tous regrettèrent ce fâcheux contre-temps. Néanmoins, l'excellente musicienne, Mlle Victoria Cartier,

Les Arlequins, les Pierrots, les ballerines, les reines d'un soir, et enfin toute la gent costumée chantant et parlant, amusant les loges, les balcons et les galeries, avec tout le beau monde qui aime à vivre joyeusement.

Le foyer de l'Opéra—le plus beau de l'Europe—scintille, les soirs de bals, avec le plus magnifique effet et les plus splendides rayonnements. C'est une féerie délicieuse.

Là se nouent des intrigues toutes de sentiment dont les uns s'en vont avec les derniers coups d'archet de la fête, et dont les autres deviennent le canevas d'un roman d'amour, avec ses épines et ses roses, peut-être !

Parmi la foule des habits noirs, il y a des ducs, des princes, des marquis et, à côté d'eux, les coudoyant, passent, avec le même sourire sur les lèvres, les cabotins, les petits employés vêtus d'habits loués, les étudiants aux longs cheveux, les poètes aux yeux mélancoliques, les rentiers bedonnants, les fils de famille dont la seule occupation est de cabotiner—ce qu'ils feront plus tard quand les louis d'or auront fondu et qu'ils entreront, de gré ou de force, dans la triste comédie humaine, sur les plus modestes planches de laquelle ils pourrout, dans leurs moments d'orgueil, se souvenir d'une fortune passée.

De jolis dominos se promènent en chantonnant, et dans le tourbillon des danseuses et des promeneuses ; les unes vont avec le sourire de vente à l'enchère sur les lèvres, les autres seulement étonnées et éblouies de voir tant d'éclat en ce foyer alors que le leur est si tranquille et si humble, puis, la curieuse de Tout Paris regarde moqueuse et souriante, comme la demi-mondaine, qui fait de terribles efforts d'esprits pour être trouvée spirituelle.

Tout cela c'est Paris, c'est le Paris des cafés riches, des grands boulevards,

joua d'exquises choses et MM. l'abbé Houle et Hector Drollet chantèrent des chansons canadiennes qui égayerent cette très amicale réunion.

Parmi les compatriotes présents, nous remarquons : MM. les abbés H.-R. Casgrain et J.-B. Houle, Mesdames C.-A. Prévost, Ch. Dion et J. Weld, Mlles V. Cartier, McDonald et A. Guilbert, puis MM. Raoul Barré, Pierre Baro, L.-T. Bacon, Rodolphe Brunet, A. Bolté, Jules Colas, Charles Dion, Hector Drollet, J.-D. Donnie, Ernest Girard, Dr Louis Gauthier, Dr D.-E. LeCavelier, Lowe-Earle, P. Martel de la Chesnaye, J. Hennessey, Dr C.-A. Provost, Ernest Portier, Murray Prendergast, Dr Elzéar Roy, J. Rebolgar, etc., etc.

Et madame la Comtesse de Villeneuve — canadienne par le cœur puisqu'elle a adopté un canadien dont elle fait son fils aimé—avait tenu à venir avec M. l'abbé Casgrain, Mlle de Tanquerel et M. Robert de Tanquerel.

Comme on le voit, c'est la plus nombreuse réunion de Canadiens qu'il soit possible de désirer. Les Canadiens-anglais fraternisaient avec nous, aidaient de leur musique et de leur chant à faire belle cette fête dont chacun a gardé un charmant et heureux souvenir.

Durant la veillée, M. Murray Prendergast récita fort bien "La première messe au Canada"—jolie poésie de M. l'abbé Casgrain, qui fut ému de cette délicate attention.

La "Société Canadienne de Paris" promet d'organiser encore d'autres réunions semblables où tous les Canadiens sont cordialement invités.

\* \*

M. Murray Prendergast a quitté Paris le 3 mars pour aller passer six semaines à Cannes et à Nice, après quoi il reviendra suivre, à Paris, les cours de son professeur, M. Bonnat.

\* \*

M. Edouard Richard est arrivé à Paris, où il travaille aux archives de la marine à prendre des notes pour une histoire nationale. C'est le gouvernement de M. Laurier qui a eu l'idée patriotique d'envoyer à Paris M. Richard, historien connu et apprécié justement, non-seulement par nous, mais encore par nos compatriotes de langue anglaise, dans laquelle il a publié son dernier ouvrage sur l'Acadie.

M. Richard est ici pour sept à huit mois.



**A BATONS ROMPUS**

Quoiqu'il soit contre mon habitude et mon goût de donner ou couper des extraits d'autres journaux ou chroniques,—ce qui rend toujours un article facile et long—je me crois obligé de déroger à ma ligne de conduite. Voici pourquoi.

L'autre jour, je trouvais à mon adresse une lettre formidable, monumentale, pyramidale.

—Qu'est-ce ? me demandai-je. Est-ce une missive amoureuse ?... Non, car elle n'avait aucun parfum. Est-ce une lettre officielle ?... Non, car elle n'avait aucun cachet. Qu'est-ce donc ?...

Ici, lecteurs, vous me permettrez d'ouvrir une parenthèse, car, comme toute vieille fille ou vieux garçon, je cherchais à deviner le contenu sans ouvrir le contenant. Enfin, prenant mon courage à deux mains, j'entr'ouvre l'enveloppe et, à ma grande frayeur je lis ce qui suit :

CANADA	}	IN THE SUP. COURT
PROVINCE OF QUEBEC		
District of Montreal		
"A."		Plaintiff
	Vs.	
"B."		Defendant

—Bon, me dis-je, me voilà encore témoin pour quelque affaire du diable.

Et, sans autre préambule, j'envoyai Thémis, les juges et les avocats chez Pluton, car, je vous l'avouerai, depuis que j'ai l'honneur d'appartenir à l'administration des postes, j'ai horreur de tout papier et de tout ce qui est... *timbré*. Enfin, je continuai la lecture du document en question, lequel était bel et bien rédigé en langue anglaise, ce qui fait que je ne le comprenais pas plus que le diable qui essaierait de comprendre un avocat ; quand, de rage, je froissai le dit papier pour le déchirer et le livrer aux flammes éternelles. Heureusement que je m'arrêtai à temps, car je lus sur le verso qui était écrit à la main, alors que le recto était imprimé, les lignes suivantes que je livre aux lecteurs :

Vous avez, je vois, conservé le culte de la plus sainte des choses : le foyer avec ses traditions aux parfums si doux autant que pénétrants ; le foyer, lieu béni où germe l'amour fécond de la famille et d'où sort la tige sur laquelle s'épanouit la fleur du patriotisme.

Pas de foyer, pas de patrie véritable. Dans un siècle où l'on oublie ce qui devrait être inoubliable, des écrits comme les vôtres rafraîchissent et consolent. Ils sont, de plus, une protestation éloquente contre la plus stupide de toutes les profanations.

O les vieux foyers, les vieilles maisons, les vieux souvenirs !!!

Votre chronique me rappelle ces jolis vers d'un des plus charmants poètes de notre France aimée. Ils ont pour titre : *Les vieilles maisons*. Je cite quelques strophes :

Je n'aime pas les maisons neuves,  
Leur visage est indifférent ;  
Les anciennes ont l'air de veuves  
Qui se souviennent en pleurant.

Leurs portes sont hospitalières,  
Car les barrières ont vieilli ;  
Leurs murailles sont familières  
A force d'avoir accueilli.

Des voix chères dorment en elles,  
Et dans les rideaux des grands lits,  
Un souffle d'âmes paternelles  
Remue encor les anciens plis.

J'aime surtout dans la grande salle  
Où la famille a son foyer  
La poutre unique, transversale  
Portant le logis tout entier.

Immobile et laborieuse  
Elle soutient comme autrefois,  
La race inquiète et rieuse  
Qui se fie encore à ce bois.

Elle ne rompt pas sous la charge  
Bien que déjà ses flancs ouverts,  
Sentent leur blessure plus large  
Et soient tout criblés par les vers.

Mais les enfants croissent en âge  
Déjà la poutre plie un peu ;  
Elle cédera davantage,  
Les ingrats la mettront au feu.

Et quand ils l'auront consumée  
Le souvenir de son bienfait,  
S'envolera dans sa fumée  
Elle aura péri tout à fait.

C'est pourquoi lorsqu'on livre aux flammes  
Les débris des vieilles maisons  
Le rêveur voit brûler des âmes  
Dans les bleus éclairs des tisons.

Ici, on ne brûle pas les vieilles maisons, mais on les profane en leur faisant subir les transformations les plus bizarres, au milieu desquelles se perdent le vieux cachet de confort et de douce hospitalité, si agréable à voir, et les vieux souvenirs qui les rendent si chères.

Pardonnez-moi de vous avoir écrit sur un tel papier, je n'en avais pas d'autre sous la main quand je songeai à vous écrire.

Encore une fois, merci.

Votre bien dévoué,

ARTHUR GLOBENSKY.

Si je me suis permis de livrer cette lettre au public, c'est que les belles et bonnes choses lui appartiennent, et si Maître Globenski veut me chercher une querelle d'allemand, c'est à dire un procès, je le prévient d'avance que je le retiens pour plaider ma cause.

On s'occupe, sur tout le territoire couvert par l'immense calotte des cieux, des fêtes jubilaires de S.M. la reine d'Angleterre. Ce n'est que juste, car un long et loyal règne doit être célébré royalement et loyalement.

A ce sujet, Montréal arrivera bon premier. Toutefois, on ne permettra de soumettre respectueusement une idée aux organisateurs des fêtes jubilaires.

Comme il est question d'illumination et de feu d'artifice, je crois que si l'on tirait ce dernier sur "l'île aux millions," avec pièces pyrotechniques électriques, entre le port Victoria et l'île Sainte-Hélène, cela serait d'un effet magique pour les spectateurs et sans crainte d'incendier les édifices publics. Les cœurs le seront assez... incendiés ; avec cela, la fête serait bien plus vénitienne que celle que proposait dernièrement un *yankee* prétendant qu'il n'y avait plus qu'à porter des gondoles sur la rue Craig, l'eau, disait-il, y étant toute faite...

\* \*

Beaucoup attendent le résultat de cette réjouissance universelle, pour savoir si l'honorable Laurier sera *sivé*, et surtout s'il acceptera cet honneur.

D'après quelques-uns, ce serait un crime de lèse-patriotisme, si—le cas échéant—il acceptait.

A ceux-là, nous leur dirons ceci : quand un régime a fait preuve de dévouement et de patriotisme, la nation reconnaissante, décore son chef ou son drapeau, et ni l'un ni l'autre n'a le droit de refuser un honneur qui rejaillit sur tous.

\* \*

A propos de décoration, voici ce qui est arrivé, un jour, sous le dernier empire français.

Un maire de campagne, devant être décoré par la main même du dernier empereur, demanda au maître d'école ce qu'il devrait dire à ce pâle et dernier rayon d'un soleil autrefois glorieux, qui s'est éteint à Sedan.

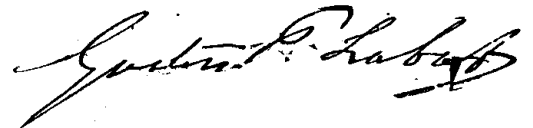
—Vous lui répondrez : "Sire, Votre Majesté est bien bonne."

Et, le moment psychologique étant venu, le bonhomme, interdit, ahuri, hébété, répondit :

—Majesté, Votre Sire est bien bonne.

P. S.—A la mémoire de feu Narcisse Faucher de Saint-Maurice, lequel m'honorait de sa cordiale amitié.

J'apprends ta mort, mon cher Faucher, et chacun envie ton sort, car Dieu, qui avait besoin de quelqu'un pour remplir le cadre de sa légion d'honneur, a cru devoir te choisir parmi celle d'ici-bas, que tu rehaussais d'une manière si brillante.



**DOUX MOMENTS**

Les petits lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ ne sont pas les seuls à posséder un jardin ; les grands lecteurs de cet estimable journal ont aussi le leur, lequel est bien charmant, bien délicieux. Là, règne un printemps perpétuel. Jamais la froide *bise*, cette cruelle qui flétrit tout de son haleine glacée, ne souffle dans ce charmant Eden. Seul, un vent doux et tiède, le vent parfumé de la bienveillance et de l'amitié, y murmure constamment et passe sur nos fronts comme une caresse.

Les plus charmantes fleurs s'épanouissent dans ce jardin et embaument les airs des plus suaves odeurs qui se répandent au loin. De jolis oiseaux, cachés dans le feuillage, ravissent nos oreilles par leurs accents mélodieux. Aussi, avec quel plaisir savourons-nous ces doux moments, si pleins de charme et de poésie, que nous procure, chaque semaine, le délicieux "Jardin" du MONDE ILLUSTRÉ.

MARIE DROLET.





LES ANGES DU FOYER





**FEUILLETON**

**MANQUANT**



